Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

61 | 2020

Dans l'intimité de l'exil

Laura SCHWARTZ, *Feminism and the Servant Problem. Class and Domestic Labour in the Women's Suffrage Movement*

Fabrice Bensimon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rh19/7336>

DOI : 10.4000/rh19.7336

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2020

Pagination : 293-296

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Fabrice Bensimon, « Laura SCHWARTZ, *Feminism and the Servant Problem. Class and Domestic Labour in the Women's Suffrage Movement* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 61 | 2020, mis en ligne le 20 janvier 2021, consulté le 19 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/7336> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.7336>

Ce document a été généré automatiquement le 19 août 2021.

Tous droits réservés

Laura SCHWARTZ, *Feminism and the Servant Problem. Class and Domestic Labour in the Women's Suffrage Movement*

Fabrice Bensimon

RÉFÉRENCE

Laura SCHWARTZ, *Feminism and the Servant Problem. Class and Domestic Labour in the Women's Suffrage Movement*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019, 243 p., 23 £.

- 1 En 1911, une femme, domestique depuis l'âge de 13 ans, adressait une lettre à un journal britannique et, en réclamant la journée de travail de douze heures, demandait : « Pourquoi les suffragistes ne commencent-elles pas leur travail de réforme à la maison ? » Une cuisinière de 24 ans, Kathlyn Oliver, venait de fonder un syndicat de travailleuses domestiques. Laura Schwartz part de ce courrier pour discuter de ce que, dans la Grande-Bretagne du tout début du xx^e siècle, les domestiques pensaient des féministes, et les féministes, des domestiques. La période 1900-1914 était marquée par la mobilisation inédite de dizaines de milliers de femmes, en particulier dans les classes moyennes, pour leurs droits, le suffrage en premier lieu. En même temps, les années 1907-1914, dites de la « Grande fièvre ouvrière » (« *Great labour unrest* »), étaient aussi celles de grèves ouvrières comme le pays n'en avait jamais connu.
- 2 En 1900, la domesticité représente le premier secteur d'emploi pour les femmes. Dans les classes populaires, elles sont chaque année des dizaines de milliers à être engagées, à 12, 14 ou 16 ans. La plupart d'entre elles ne sont pas employées dans un château, comme dans la série télévisée *Downton Abbey*, mais dans des maisons de la petite bourgeoisie. Elles travaillent seules, en tête à tête avec la maîtresse de maison, de l'aube à la nuit, souvent sept jours sur sept. À l'époque, on discute sans cesse dans les milieux

bourgeois du « problème des domestiques », à savoir la pénurie décriée de domestiques. Même si le travail domestique reste l'emploi le plus commun pour les jeunes femmes des classes populaires, elles fuient en effet les bas salaires et les conditions de travail terribles de la domesticité, trouvant des opportunités d'emploi dans les usines. Les suffragistes sont concernées par ce problème car nombre d'entre elles emploient des domestiques. Comment satisfaire tout à la fois les bonnes et leurs maîtresses ?

- 3 Autour de ces questions, l'ouvrage aborde plusieurs questions et situations particulières. Il le fait en articulant avec talent des micro-études de cas et une réflexion sur les sources, ce qu'elles disent et ce qu'elles taisent. Laura Schwartz utilise les quelques mémoires qui nous sont parvenus, des entretiens réalisés dans les années 1970, mais aussi et surtout les lettres écrites par les domestiques à des journaux locaux, à la presse radicale et féministe.
- 4 Un chapitre aborde la place des domestiques dans le mouvement pour le suffrage. Dans sa majorité, celui-ci réclame le droit de vote pour les femmes sur des bases semblables aux hommes, c'est-à-dire pour des femmes dirigeant leur foyer, donc des veuves et des célibataires, et bénéficiant d'une certaine stabilité. Les domestiques sont ainsi exclues du programme des suffragistes, y compris de celui de l'aile radicale du mouvement, les suffragettes de la WSPU, Women's Social and Political Union/l'Union sociale et politique des femmes. La plupart des féministes sont bienveillantes vis-à-vis de leurs domestiques, mais elles les traitent comme telles, en particulier dans la mesure où le travail des servantes libère le temps dont elles ont besoin pour militer. Pour les femmes de la classe ouvrière, s'engager dans le mouvement pour le suffrage pose d'énormes problèmes, et comme l'écrit l'ouvrière suffragette Hannah Mitchell : « La plupart d'entre nous qui étions mariées devaient œuvrer [pour le suffrage] avec une main liée dans le dos. » Certaines y participent néanmoins, parfois encouragées par leurs patronnes, parfois malgré ces dernières. Mais l'opposition entre domestiques et maîtresses traverse aussi le mouvement, comme en témoignent les échanges parfois hostiles dont la presse féministe rend compte. Elle divise jusqu'à la famille Pankhurst, dont la mère Emmeline et la fille aînée, Christabel, dirigent la WSPU. Leur faisant grief de défendre les intérêts des femmes bourgeoises et d'ignorer la question sociale, la fille cadette, Sylvia, rompt avec elles, et crée en 1913 sa propre organisation dans l'East End ouvrier et pauvre à Londres.
- 5 Certaines bourgeoises, sensibles à la condition domestique, réfléchissent à la façon dont celle-ci peut évoluer. Comment concilier l'engagement et une certaine solidarité féministe, par-delà les conditions sociales ? Le travail domestique devient ainsi une question politique. L'entretien d'une maison, la cuisine voire la cuisson du pain, le ménage et les pots de chambre, les tâches liées au charbon et à l'entretien des poêles et du foyer, à une époque où le gaz et l'électricité domestiques sont encore rares, le blanchissage du linge, voire le temps passé avec de jeunes enfants sont accaparants. Une femme bourgeoise, aussi progressive soit-elle, ne se voit pas accomplir toutes ces tâches : son temps libre et même son statut social en seraient ruinés. Et demander au mari de faire sa part n'est pas non plus envisagé. En même temps, certaines veulent que les domestiques soient des salariées comme les autres, avec des horaires fixes et un logement à elles. D'où la recherche d'équipements domestiques qui permettraient de réduire les tâches ménagères. D'où aussi quelques tentatives de résidences coopératives, initialement promues aux États-Unis par Charlotte Perkins Gilman, où les dîners sont pris en commun et où les tâches sont mutualisées entre des domestiques

salariées ne vivant pas chez leurs employeuses. Schwartz montre que ces coopératives, dont certaines sont mises en œuvre au début des années 1910, versent des salaires assez bas pour l'époque et ne permettent pas aux domestiques d'avoir leur propre logement individuel. Ces coopératives sont vertement critiquées par les syndicalistes domestiques comme Kathlyn Oliver, qui rejette le principe d'une classe de femmes travaillant pour une autre.

- 6 Le Domestic Workers' Union (syndicat des travailleuses domestiques), né en 1909 ou 1910, fait l'objet d'une étude détaillée. Son nom avait été choisi de façon à signifier le rattachement des servantes au reste de la classe ouvrière : ses fondatrices voulaient « un syndicat comme les mineurs en ont ». Ce n'était pas une organisation de soutien, comme il y en avait eu plusieurs, mais un syndicat de « domestiques pour les domestiques ». Basé à Londres, il atteint un effectif de 400 membres en 1913, alors que 2 000 autres y ont adhéré plus brièvement. Il réclame un alignement de la condition des domestiques sur les autres secteurs, demande un maximum de dix heures par jour et une journée de repos par semaine, de meilleures conditions de travail, une protection contre les employeurs « tyranniques et mauvais » et, à demi-mot, contre le harcèlement sexuel et la pratique courante qui consistait à licencier les domestiques quand elles devenaient enceintes.
- 7 Strictement limitée à la Grande-Bretagne, la recherche de Laura Schwartz vient enrichir une historiographie foisonnante. Dans les années 1970, à la faveur des progrès de l'histoire des femmes et de l'histoire ouvrière, des premiers travaux ont été menés, permettant que de grandes enquêtes d'histoire orale interrogent des militantes et des domestiques du début du ^{xx}^e siècle – des sources que Laura Schwartz mobilise. Une éclipse s'est ensuite produite, avant plusieurs études menées ces dernières années. La plupart d'entre elles portent sur le ^{xx}^e siècle, à l'instar de la monographie de Lucy Delap, de la recherche originale d'Alison Light sur les domestiques de Virginia Woolf, ou encore de l'histoire de la classe ouvrière écrite par Selina Todd, qui accorde aux domestiques une place essentielle¹. Tout récemment, la thèse de Fanny Louvier compare l'alimentation, l'habillement et les loisirs des domestiques françaises et britanniques entre 1900 et 1939, en s'appuyant sur un vaste corpus d'autobiographies². L'ouvrage de Laura Schwartz s'inscrit dans ce mouvement, tout en cherchant à intégrer les apports de l'histoire ouvrière et en mobilisant des concepts marxistes. Les études de cas sont reliées à une réflexion théorique sur la nature marchande du travail domestique. À travers les sources fragmentaires, l'auteure tente de comprendre comment luttes de classe et luttes de genre s'entrecroisent, non seulement dans l'espace public (pétitions, journaux, réunions, défilés, etc.), mais aussi derrière les murs et les rideaux des maisons bourgeoises édouardiennes.

NOTES

1. Lucy Delap, *Knowing their Place. Domestic Service in Twentieth-Century Britain*, Oxford, Oxford University Press, 2011 ; Alison Light, *Mrs Woolf and the Servants*, Londres, Fig Tree, 2011 ; Selina Todd, *The People: the Rise and Fall of the Working Class, 1910-2010*, Londres, John Murray, 2014.
2. Fanny Louvier, "A Comparative Study of the Dress, Food and Leisure of Domestic Servants in France and Britain, 1900-1939", Thesis (Phil. D.), University of Oxford, 2019.